

Voyages et destinations infinies du corps L'automne 2008 en danse

Ariane Fontaine

Numéro 131 (2), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1286ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fontaine, A. (2009). Voyages et destinations infinies du corps : l'automne 2008 en danse. *Jeu*, (131), 150–156.

ARIANE FONTAINE VOYAGES ET DESTINATIONS
INFINIES DU CORPS

L'automne 2008 en danse

Cosmopolite, la danse s'est engagée dans l'automne mont-réalais portée par un désir d'échanges. Dès la fin du mois d'août, l'Agora de la danse lançait une nouvelle série visant à découvrir chaque année une destination culturelle particulière. Pour inaugurer ce virage et amorcer le voyage, la Catalogne s'est avérée une région incontournable, intense et animée par des questionnements poétiques bruts, une recherche formelle rigoureuse, des risques. Quatre chorégraphes, quatre femmes (Àngels Margarit, María Muñoz, Sofia Asencio et Sònia Gómez), ont donc occupé l'Agora pendant deux semaines, proposant un itinéraire varié. Entre des compositions spatiales et rythmiques marquées par des contraintes – scénographiques, physiques, musicales – et des performances plus théâtrales oscillant entre le réel et l'absurde, ces artistes audacieuses présentaient un panorama d'une culture en effervescence et d'une contrée façonnée par la disparité, les passions et les expériences identitaires.

Quelques semaines plus tard, au cœur même de la ville, l'événement *The Art (prononcez dehors) II : le retour*, produit par la 2^e Porte à Gauche, réunissait sur l'Esplanade de la Place des Arts, pendant trois jours (quatre heures par jour), de nombreux artistes aux idées surprenantes pour le promeneur ébahi, parfois

séduit, parfois effarouché. Ainsi, treize projets chorégraphiques¹ se déplaçant au fil des heures d'un coin à l'autre de l'Esplanade, passant de l'entrée du métro aux escaliers et de l'arrêt d'autobus aux abords de la fontaine, apparaissent stimulés et nourris par cette contrainte temporelle, spatiale et même sociale. Chaque projet doit sans cesse s'adapter à la configuration du lieu, mais également aux réactions, aux entraves et aux incursions des passants. Les propositions, certaines plus explosives, d'autres se mariant étrangement bien avec le décor, sont multiples, regorgeant de théâtralité, de lignes colorées, d'animalité, de musicalité, de mutabilité. Une douce exaltation empreint l'espace de béton alors que la danse, tout en sortant des structures convenues, s'incarne dans ce qui, fondamentalement, la rend si riche : sa fluidité et son côté imprévisible. Jamais la même, elle réussit pourtant à marquer la ville, mais aussi les cœurs, les âmes errantes des piétons qui, le nez au vent, auront connu ici l'incertitude, la curiosité, l'enchantement et le bouleversement.

1. Menés par Marie Béland, Geneviève Gagné et Emily Honnegger, Catherine Gaudet, Frédéric Gravel, Emmanuel Joutte, François-Joseph Lapointe, Sonia Lareau, Caroline Laurin-Beaucage, Talia Leos, Jean-Sébastien Lourdaux, Frédéric Marier, Katya Montaignac et Andrew Tay.



Zone, chorégraphie de Sonia Lareau, l'une des performances de l'événement *The Art* (prononcez dehors) II : le retour, présenté sur l'Esplanade de la Place des Arts en septembre 2008. Sur la photo : Indiana Escach. © Serge Langlois.

Constructions

Érigée au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts sur l'invitation de Danse Danse, *Myth* s'avère une construction monumentale de Sidi Larbi Cherkaoui pour la compagnie Toneelhuis d'Anvers. Reconnu pour son travail artistique au sein des Ballets C. de la B. (qu'il a maintenant quittés) et applaudi à Montréal en 2003 pour sa pièce *Foi*, le chorégraphe met en scène, dans le vaste et complexe décor d'une bibliothèque, un théâtre de créatures dont les ombres et les pulsions délirantes, composent des scènes fourmillantes et verbeuses. Quatorze interprètes hantent ce lieu de leur esprit et de leur corps soumis aux obsessions et aux extravagances. Sept musiciens situés sur une plate-forme, une sorte de mezzanine surplombant les rayons de livres tout comme les récits fous et acrobatiques des personnages, enchaînent des tonalités variées, allant des chants médiévaux aux rythmes arabes. Les symboles et les références abondent. Malgré les motifs ondoyants et les prouesses physiques sublimes, il apparaît difficile pour le spectateur de faire l'expérience de la dualité intérieure qui guide cette quête foisonnante. Faite pourtant de détails scénographiques, rythmiques et organiques ingénieux, la pièce semble perdre peu à peu sa force d'évocation. Face à ces odyssées vécues dans ce lieu de mémoire, notre attention vagabonde...

Puis, la grandeur de l'histoire a résonné haut et loin, par-delà les continents et les années, avec *Kylián le grand*, un hommage au célèbre chorégraphe et maître d'œuvre du Nederlands Dans Theater (NDT), Jiří Kylián. Signé par Anik Bissonnette et Mário Radačovský, le spectacle (présenté par Danse Danse au Théâtre Maisonneuve) comprend une sélection d'extraits d'œuvres du chorégraphe de renom, ainsi que des pièces de Johann Inger, Paul Lightfoot & Sol León et Mário Radačovský, qui ont tous travaillé avec Kylián et souhaitent nourrir une certaine filiation. La scène accueille donc avec magnificence Anik Bissonnette – qui tire avec ces représentations sa dernière révérence –, Mário Radačovský, directeur du Ballet du Théâtre National de Slovaquie, quatorze danseurs de cette même compagnie et de généreux interprètes ayant dansé avec le NDT : Gioconda Barbuto, David Krüger, Megumi Nakamura, Francesco Nappa et Lesley Telford.

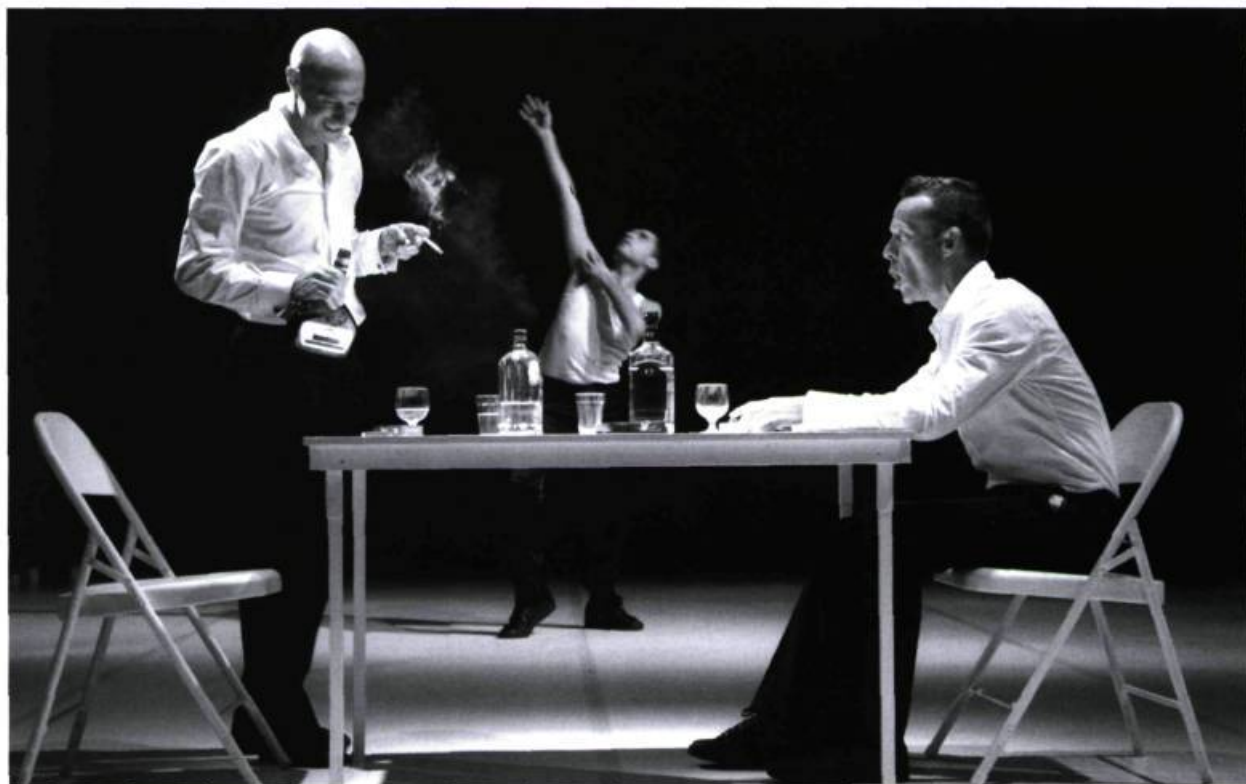
La grâce, la finesse de l'écriture, l'irradiation des lignes et la prestance rythmique marquent l'œuvre du chorégraphe d'origine tchèque, déployant un espace de bercement et de pulsation des cœurs. Plusieurs duos des plus agiles, détaillés, se succèdent. Les danseurs découpent une ribambelle de formes souples et précises. Les courtes pièces de Inger et de Lightfoot & León

apparaissent par ailleurs plus rocambolesques, marquées par des renversements, des scènes où le tumulte, l'émoi et l'ensevelissement guettent les interprètes face à l'usure du couple et à l'épreuve du temps qui passe. Cette soirée fondée sur l'estime et la reconnaissance ne serait ni complète ni aussi poignante sans les extraits filmés d'une entrevue réalisée avec le chorégraphe à l'honneur. Ces petits bouts de films, où Jiří Kylián, par le biais d'anecdotes, évoque avec authenticité son travail artistique, son inspiration et son processus de création, relie les différentes séquences dansées, campant la soirée dans une démarche profonde. Devant l'enchaînement des multiples extraits chorégraphiques, nous attendons les témoignages à l'écran de ce maître qui, d'un regard, d'une parole, d'une intuition, rejoint l'humanité à travers la danse.

Pierre par pierre. Déplacer les matériaux, encore et encore, repenser la structure, l'éprouver, quitte à s'y écorcher, à tout déconstruire, à laisser des embrasures, des espaces vacants. Voilà ce à quoi travaille, toujours avec vision et mordant, le Groupe d'ArtGravelArtGroup (GAG), inspiré et dirigé par Frédéric Gravel. En octobre, il dévoilait à Tangente *GravelWorks*, la version finale d'un projet de recherche et de diffusion entamé en 2006, dont certaines « bulles » chorégraphiques avaient déjà été présentées à Montréal et ailleurs. Tous les interprètes et créa-

teurs, de même que les musiciens et les collaborateurs du GAG² se trouvent réunis au cœur du spectacle. Les différentes capsules s'enchaînent selon un ordre qui vise un bouleversement du cadre conventionnel du spectacle et qui s'avère porté par l'humour, l'ironie, mais avant tout par un regard perçant sur l'art et ses rouages, ses limites, ses abîmes. Par exemple, les poses dramatiques que l'on retrouve habituellement en fin de pièce, tel un point culminant, sont placées ici en début de soirée. Frédéric Gravel nous propose de le suivre au gré du chemin hasardeux d'une création sans égard pour une finalité, un « beau » dénouement, dont il ponctuera les étapes au micro. La soirée se dessine donc au fil des performances chorégraphiques et musicales, certaines très rock, certaines graves et gorgées de silences et d'émotions, certaines engagées. Dans ce laboratoire multidimensionnel s'échafaude une réflexion ouverte sur l'art et la société ; une réflexion puissante qui s'élabore au détour d'une chute brusque, d'un coup de bassin, d'un sac de frites englouti en quelques secondes, d'un jeu de crochetage de bras, etc. Cette œuvre caillouteuse et insoumise explose... tout comme le font les consciences. Heureusement.

2. Interprètes : Francis Ducharme, Ivana Milicevic, Lucie Vigneault, Jamie Wright et Frédéric Gravel. Musiciens : Stéphane Boucher et Hugo Gravel. Dramaturge : Katya Montaignac. CeiI extérieur et répétitrice : Anne Lebeau. Lumières et direction technique : Alexandre Pilon-Guay.



Basso Ostinato de Caterina Sagna, présenté à la Cinquième Salle à l'automne 2008. © Caroline Ablain.



Wave de Sylvain Émard, présenté à l'Usine C en septembre 2008. © Robert Etcheverry.

La chorégraphe italienne Caterina Sagna présentait pour sa part, à la Cinquième Salle de la Place des Arts, *Basso Ostinato*, une œuvre dont la construction tourbillonnante et ivre apparaît toutefois parfaitement ficelée. Entre l'euphorie et le déséquilibre que favorise l'alcool qui coule à flots dans les gorges des trois interprètes masculins (Alessandro Bernardeschi, Antonio Montanile et Mauro Paccagnella), un même récit, une même trame de fond recommence inlassablement. *Basso Ostinato* (« basse obstinée ») renvoie à la partie rythmique basse d'une composition qui se répète tout au long d'une pièce. Ainsi, dans une atmosphère enfumée de fin de soirée, les interprètes enfilent les verres d'alcool, dont les couleurs illuminent cet univers en noir et blanc, cette partition pleine d'échos et de malaises. Tandis qu'une télévision sur scène diffuse un ballet, ils bavardent. Leur discours initial sur la danse et leurs souvenirs d'interprètes dérape peu à peu. Les anecdotes s'enchaînent, leurs paroles apparaissent de plus en plus confuses, englouties. Des moments de lutte et des corps à corps se greffent à cette trame glissante. Puis, les mêmes verres sont remplis à nouveau, les mêmes histoires répétées, chantonnées, mâchées, inondées. Les gestes s'alourdissent, les corps sombrent. Les bouteilles s'accumulent, les dérapages aussi. Un naufrage en boucle. Les interprètes

tangent entre l'exaltation et la débâcle, leurs corps complètement avalés par cette orchestration vertigineuse des plus précises et captivantes.

Paysages : torrent, glisse et flottement

C'est dans un tout autre brouillard que nous plongeait Sylvain Émard en septembre avec *Wave*, le dernier volet de sa *Climatologie des corps* (après *Pluie* et *Temps de chien*), présenté à l'Usine C. D'emblée, des ombres nous plongent dans cet univers torrentiel. Elles bougent, grandissent, rapetissent : leurs mouvements électriques dans la brume sont fins et étirés. Des échassiers. Puis, les cinq interprètes (Karissa Barry, Sarah Murphy, Erika-Leigh Stirton, Catherine Viau et Megan Walbaum), dont les grands écarts, les battements et les jetés semblent se poursuivre au-delà même des corps, déferlent sans se briser dans un environnement à la fois naturel et virtuel. Au cœur d'un va-et-vient incessant, leurs longues jambes paraissent devenir les pendules mesurant une tension... atmosphérique. Les projections sur des écrans translucides en fond de scène évoquent des paysages marins, des tempêtes, des feuilles au vent, autant que des données informatiques encodées. Des spirales



Çaturn de Naomi Stikeman, présenté par Danse-Cité à l'Usine C à l'automne 2008. © Matthew Banks.

presque marécageuses se créent, les corps torpillent l'espace : les vibrations et les secousses résonnent. Les corps mélodiques roulent et déboulent dans la bourrasque intime avant que l'aridité du désert ne se répande. Fumée, poussière : l'étouffement guette. On annonce la température sur scène. Un roulis incessant du corps de l'ultime danseuse sur scène présage-t-il la tempête, le ravage ? La vague est infinie, l'onde du geste nous magnétise. Dans un monde caractérisé par une vitesse effrénée, où les transformations (climatiques et autres) abondent, Énard déploie un courant fort mais gracile. L'énergie – ici toute féminine – est vibrante, « intranquille », légèrement féerique.

L'ambiance était gonflée d'idées, d'explorations charnelles et de textures aqueuses et nordiques à l'Agora de la danse en octobre. La pièce *reservoir-pneumatic* – une évolution de l'œuvre *Reservoir* – réunissait sur scène Owen Chapman (assurant une interprétation musicale en direct), Clara Furey, Jackie Gallant, Luciane Pinto, Sarah Williams et George Stamos, le chorégraphe lui-même. Dans un monde nocturne, illicite, polaire et animal, les interprètes font l'expérience des éléments qui peuplent autant l'environnement que leur intimité. Tantôt ils se dissimulent sous des couches de vêtements, tantôt ils se dénudent comme s'ils muiaient. Debout, à quatre pattes, pieds par-dessus tête ou rampant alors que les colonnes ondulent avec souplesse, ils bougent dans une constante tension entre vide et trop-plein, entre harmonie et dissonance, entre contact et relance. Un tapis blanc, telle une peau d'ours sur les glaces, et un étang accueillent les mouvements de glisse, les dérapages, les tortille-

ments, les tressaillements, les gestes de survie. La lumière, la vidéo – des gros plans, des fragmentations anatomiques – ainsi que la musique en direct sont liées aux gestes, aux bruits et aux réactions des danseurs, et participent à un jeu de métamorphose, de morcellement et de collage. Les cages thoraciques se gonflent dans une sorte de pompage. Le souffle, dans sa puissance transparente, marque un dialogue entre l'intérieur et l'extérieur, l'envers et l'endroit. Avec sensualité et urgence, les corps deviennent des caisses de résonance. Ils se cambrent et cherchent, dans un véritable casse-tête, les respirations, les morceaux et les éclaboussures qui leur correspondent.

En orbite

La vie, l'univers... tout est cycle. Évidemment. À l'Usine C, en plein cœur de l'automne, Naomi Stikeman présentait *Çaturn*, dans la série *Traces-Interprètes* de Danse-Cité. En plus de chorégraphe et de danseur, Stikeman touche à la réalisation et à la production cinématographiques. La pièce se compose donc de tableaux dansés entrecoupés de séquences d'un court film, parfois superposées. Ou est-ce l'inverse ? La pièce est finement orchestrée : tous les éléments évoluent en orbite les uns avec les autres, déployant une énergie bien particulière, un univers équilibré et fascinant tant par les détails ludiques que par les secousses rythmées des corps. Dans ce monde peuplé de petits dinosaures en plastique et de longues perruques traînant au sol, les interprètes, Peter Chu et Naomi Stikeman, explorent de longues avancées et des mouvements en apesanteur, mais



Ganas de vivir d'Élodie Lombardo (les Sœurs Schmutt/Dance-Cité/Compañía de Danza y Arte Escénico de Colima), présenté au Monument-National à l'automne 2008. Sur la photo : Myriam Tremblay, Susana Barrera di Pierro, Jean-François Légaré, Cristóbal Barreto Heredia, Luc Altadill et Séverine Lombardo. © Nicolas Ruel.

également la saccade abrupte des pas et des gestes qui tentent. Dans des chorégraphies des deux interprètes et de Crystal Pite, les corps se nouent, se soutiennent et se projettent avec force et sensibilité. À tout instant, à l'écoute du moindre écho entre la pulsion, l'image et la matière, l'être se fraye de nouveaux passages... dans l'espace et le temps.

La narration du film participe à cette résonance, cette imprégnation poétique, scientifique et préhistorique qui crée une sorte d'envol, de tourbillon dans lequel on se laisse emporter et retourner. Le scénario évoque la relation se développant entre une petite poupée « vivante » (qui s'adresse aux comédiens en chair et en os) et la coiffeuse (la comédienne Frédérique Bédard) de sa grand-mère (incarnée par Janine Sutto) qui vieillit dans un centre pour personnes âgées. Autour de ces questions de la beauté (chère et typée dans le salon de coiffure), de l'enfance, de l'évolution de l'espèce, de mystères galactiques et de lois scientifiques, les textes mêlent avec naturel les petits éléments communs du quotidien et l'immensité de l'univers, établissant sans cesse un pont entre le réel et l'imaginaire, entre le jeu, l'artifice et la théorie. À un moment, la poupée mentionne que Saturne, étant moins dense que l'eau, pourrait flotter. Les pommes flottant alors dans son bain, telles des bouées, deviennent de véritables planètes. Sa galaxie. La perspective est continuellement remaniée, courbe. Chaque détail, même inanimé, apparaît porteur d'un sens élargi, organique et vivant. *Çaturn* s'avère une poésie des poids, des forces, des teintes. Du deuil. Car nul n'échappe ni à l'impalpable image ni au réel de la gravité. Ni à la naissance ni à la mort. Comme l'art, entre un pôle et l'autre, on flotte tous quelque part.

Visiter et (ré)inventer son histoire

C'est par le charme des traditions mexicaines qu'Élodie Lombardo (les Sœurs Schmutt, compagnie qu'elle dirige avec sa sœur jumelle depuis 2004) a été interpellée, décidant pour sa dernière œuvre, *Ganas de Vivir* (« envie de vivre »), de mêler les cultures et les disciplines. Après plusieurs mois de résidence au Mexique, l'équipe entourant cette pièce présentait au Monument-National, grâce au soutien de Danse-Cité et de la Compañía de Danza y Arte Escénico de Colima, le résultat d'un travail entraînant. Sur scène, huit interprètes provenant du Mexique, du Québec et de la France³ se donnent corps et âme dans cette pièce qui marie les langues, certes, mais également la danse, le théâtre, la musique en direct et le chant. Composée d'accessoires funéraires et de mille détails hétéroclites, la scénographie donne lieu à des explorations physiques étonnantes, des retournements narratifs et émotifs. Entre humour et douleur, dans cet assemblage d'éléments expressifs, de gestes et de petits récits, la Mort (un personnage incarné de manière bur-

lesque par Frédéric Gagnon) rôde... toujours avec une certaine vitalité, étrangeté. Qu'ils cherchent à s'en éloigner, qu'ils en soient témoins ou qu'ils y succombent, tous la côtoient, tous ressentent le déséquilibre de sa présence. Qu'elle génère souffrance, libération, curiosité, combat ou même bénéfice, la mort fait ici danser la vie. Elle la colore, la ritualise. Elle la fait battre.

Au MAI (Montréal, arts interculturels), Marie-Claude Rodrigue nous ouvrait les portes de ses *Territoires féminins*, une œuvre solo plongeant profondément ses racines dans le sol des rites ancestraux. Portée par l'énergie du sacré, l'interprète se moule à cette quête intime qui se décline en symboles féminins immémoriaux. Des quatre éléments de la nature semble émerger une voix (la pièce est d'ailleurs ponctuée d'extraits de textes récités en voix off) empreinte d'un pouvoir instinctif et inaliénable. Au savoir et à la force se mêlent la peur et la fragilité des femmes à travers l'histoire. Des ombres lentes, des reflets, des mouvements du bassin, des formes utérines se profilent. Ce rapport au passé et à la tradition est appuyé par de nombreux outils médiatiques : paradoxe ? Les objets et costumes marquent cet espace de rituels, cette source d'où jaillit une femme aux multiples représentations, débordant en des gestes fauves, en des tremblements. Dans une atmosphère maléfique, une sorte de transe, la danseuse et chorégraphe scande son territoire de sa vibration sacrée, lunaire et charnelle.

Dans *Dieu ne t'a pas créé juste pour danser*, présenté à Tangente, Marie Béland (de la compagnie maribé – sors de ce corps) s'inspire quant à elle de ses propres anecdotes de danse et de celles de ses interprètes et de son complice musical (Dany Desjardins, Zoey Gauld, Simon-Xavier Lefebvre, Anne Thériault et DJ MC Gilles) pour en éclairer le côté kitsch et mieux en rire. Avec franchise, humour et autodérision, la chorégraphe se penche sur les tics, les états maniérés, affectés, les rapports clichés, que l'on retrouve souvent en danse contemporaine. Au fil des séquences vivifiantes et des échanges avec le public, elle pose un regard interrogateur et lumineux sur la danse telle qu'elle est représentée dans son propre milieu, mais plus largement aussi dans la société. On retrouve donc un « pot-pourri du terroir » : les interprètes, tous savoureux dans leur engagement parodique, imitent alors les gestuelles typiques de chorégraphes québécois institués. Puis, certains critiquent le discours flou et vide qui entoure la discipline, une danseuse subit l'humiliation lors d'une audition... pour n'énumérer que quelques propositions. Le risque de déroute est grand mais la pièce s'avère très bien ficelée. C'est sans préjuger de quoi que ce soit que Marie Béland, maniant avec brio l'absurde, crée une brèche dans le paysage parfois curieusement inflexible de la danse contemporaine, afin d'y révéler les couches de sens et d'histoires – éclatantes ou ternes – qui devraient non pas rigidifier la discipline, mais la nourrir et l'ouvrir à d'innombrables métaphores, à des voyages terrestres et célestes portés par les questionnements et les contrastes. ■

3. Luc Altadill, Susana Barrera di Piero, Cristóbal Barreto Heredia, Frédéric Gagnon, Jean-François Légaré, Séverine Lombardo, Georgina Navarro Núñez et Myriam Tremblay.